

Présentation de l'œuvre *Économie et Civilisation*
Rome, Bibliothèque Angélique, 21 février 2005

Stefano Zamagni, Professeur ordinaire en Économie Politique, Université de Bologne
Vers l'humanisme économique

Merci beaucoup. Je suis très heureux d'être présent en cette occasion et j'exprime ma gratitude à la Maison d'Édition Città Nuova et à l'ami Antonio Maria Baggio. En effet, je dis d'emblée moi aussi qu'il s'agit d'une œuvre remarquable, donc nous devons être reconnaissants envers le curateur et envers tous les autres qui ont collaboré à la réalisation de cette œuvre imposante. Je voudrais dire pour soulager la préoccupation de l'éditeur que probablement, une œuvre de ce genre aura du succès, indubitablement non comme le *Da Vinci Code* qui a vendu en Italie, deux millions d'exemplaires car il suffit de parler mal de l'Église pour que certainement, le succès éditorial soit assuré, mais parce que dans le monde des idées, c'est la loi de Say qui prévaut, et c'est-à-dire la loi qui affirme que c'est l'offre qui crée la demande. J'ai des raisons de croire que cette œuvre, après une phase initiale de rodage, si elle est opportunément présentée, puisse effectivement, aussi du point de vue de la maison d'édition, qui à juste titre doit faire les comptes du bilan, avoir du succès. Et donc, dans tous les cas, mes vœux les plus sincères.

J'ai été touché moi aussi, comme l'ont déjà dit Vera Araújo et Luigino Bruni, par le titre *Économie et Civilisation* parce que si nous faisons un sondage même très rapide, et demandions, je ne sais pas, à l'homme de la rue d'associer la parole économie à une autre parole, difficilement, et bien au contraire, j'en suis certain, personne ne dirait "économie et civilisation". Habituellement, on associe l'économie à intérêts, à exploitation et dévastation, et ainsi de suite. Et donc, le choix de ce titre ne doit pas passer inaperçu car il n'est pas habituel, on ne le trouve nul part, il est donc évocateur. De quoi ? La clé de lecture qui à mon avis, si j'en cueille le signe, sera la réponse – et Baggio dira si j'ai bien interprété -, la clé de lecture qui tient l'œuvre entière est celle de faire reverdir une tradition de la pensée qui est née dans la matrice catholique et qui pour toute une série de raisons, au cours des deux derniers siècles, deux siècles et demi, a été perdue. Et c'est-à-dire que l'idée est qu'effectivement l'économie – et jusqu'il y a quelques années, on pouvait dire "économie de marché", mais aussi "économie de planification ou de commande", mais après que le mur de Berlin soit tombé, dire "économie" ou "économie de marché c'est la même chose - , chose qu'aujourd'hui on ne sait pas encore assez, et que cette œuvre finalement met en lumière, est que l'économie de marché est une invention de l'Église, c'est-à-dire mieux : de la culture catholique. Le point est que la confusion – et là aussi quelques-uns des auteurs qui ont été mis en cause, en sont quelque peu responsables – a été celle d'identifier l'économie de marché avec le capitalisme. Cela a été une erreur monumentale. Clairement, celui qui l'a fait, l'a fait de bonne foi, parce qu'autrement l'enfer aurait été garanti. Parce que vous ne vous imaginez pas le mal qu'ils ont fait et qu'ils sont en train de faire, ceux qui comme, les enseignants, les professeurs, les hommes de culture qui vont partout continuellement à faire une équivoque entre économie de marché et économie de marché capitaliste ; parce que l'économie de marché naît trois siècles avant le capitalisme. Comment fait-on alors pour dire qu'ils sont la même chose ?

Maintenant, nous savons que l'économie de marché naît à l'époque des humanistes civils - Bruni le rappelait avant - et nous sommes en 1300/1400, alors qu'on ne parlait pas encore de capitalisme, et il n'y avait pas non plus toutes les choses qui se sont passées ensuite. Et c'est seulement avec la révolution marchande, mais surtout avec la révolution industrielle, que l'économie de marché est devenue marché capitaliste. Mais nous ne pouvons changer l'histoire comme ça nous passe par la tête. Le résultat est que lors des deux derniers siècles et demi, les catholiques ont été à la remorque, d'une part, de la fameuse conception de Max Weber, sur l'éthique protestante et l'esprit capitaliste ; et d'autre part, de la lecture réductrice actualisée par le marxisme. La mauvaise idée, c'est que nous catholiques avons bu le marxisme et plus, certains catholiques, certains penseurs catholiques, se déclaraient anti-marxistes, et plus ils l'étaient. Pourquoi ? Parce que Marx, en identifiant le marché avec le capitalisme, a déclaré (volume II de : *Le Capital*) que la mission principale est celle d'abolir le marché, puisque le marché est un lieu de marchandisation des rapports humains, d'aliénation, d'exploitation, etc. Là est la bataille. Que s'est-il passé ? Que les catholiques, au lieu de réagir - et ce fut une erreur historique, en plus que théorique -, ont été derrière eux, et ont essayé d'ajuster le tir en inventant l'économie solidaire, l'économie sociale, comme pour y mettre un pansement, comme pour dire : les capitalistes, c'est vrai, Marx a raison, ils sont tous mauvais ; et alors, nous catholiques, que faisons-nous ? Nous inventons des expressions économiques qui soient bonnes. Ainsi est né l'angélisme.

Cela fut une erreur culturelle loin d'être négligeable, car au lieu d'aller à la racine du problème, et d'affirmer que l'économie de marché lorsqu'elle est née, n'est pas née comme économie capitaliste, et à partir de là, aller rechercher toute une série d'implications pratiques, on a fait une opération de "voie de garage" comme on dit, c'est-à-dire, on a accepté le point du terrain de confrontation choisi par l'adversaire et on a essayé de le contenir, de le contrer sur ce plan-là.

Pourquoi maintenant Vera et Luigino parlaient-ils du principe de fraternité ? Car le principe de fraternité a toujours été, aussi dans notre monde catholique, mais obnubilé par le principe de solidarité. Je lance un défi à chacun de vous : on entend parler de solidarité sous toutes ses formes, jamais de fraternité. Mais la solidarité n'est pas une parole catholique, c'est une parole du mouvement socialiste. Je suis absolument en faveur de la solidarité, car nous avons dit qu'une attitude anti-idéologique doit reconnaître la vérité partout où elle se trouve. Il ne manquerait plus que cela ! Mais la solidarité n'est pas une parole de la tradition catholique, tant il est vrai que jusqu'à *Rerum novarum* de Léon XIII on ne parle pas une seule fois de solidarité. Celle-ci entre dans la doctrine sociale chrétienne de l'Église avec la *Quadragesimus annus*, car alors cette parole faisait fureur et Pie XI comprend qu'il était nécessaire de lui donner une interprétation. Léon XIII parlait de charité, non de solidarité, parce que justement, la solidarité est une bonne chose, que ce soit clair ; mais elle n'est pas aussi bonne que la fraternité ; la fraternité est plus forte que la solidarité, car la solidarité peut être anonyme et impersonnelle ; comme c'est souvent le cas en effet : pensez aux solidarismes internationaux, etc. La fraternité, non : elle mène à la reconnaissance de la spécifique identité de l'autre. Il est clair que là où il y a la fraternité, il y a aussi la solidarité, mais le contraire n'est pas vrai. On peut avoir une société solidaire, mais non fraternelle.

Comment peut-on ne pas comprendre ces choses ? Cuba est une société solidaire : tous sont égaux, tous ont le même salaire, plus ou moins, tous ont accès à la médecine, etc. et donc elle est solidaire ; il n'existe pas d'inégalités, mais pourtant, ce n'est pas une société fraternelle, la cubaine. Le résultat est que les gens, s'ils le pouvaient, protesteraient et s'en iraient. Je dis Cuba pour donner un exemple. Et pourtant, dans l'horizon, aussi bien théorique que pratique de tant d'expressions du mouvement catholique italien et non italien, ce à quoi on aspire le plus, c'est de réaliser les conditions de la solidarité. Ceci est une diminution que nous nous sommes auto-imposés sans raison.

L'économie de marché naît, entre 1300 et 1400, sur base d'une intuition qui est typique de l'école de la pensée franciscaine. Vous savez que les premiers grands économistes ont tous été franciscains, devenus presque tous, saints. Il ne faut pas sous-évaluer cela. Eh bien, la phrase qui m'a toujours personnellement fort touché de l'école économique franciscaine est celle-ci : "L'aumône aide à survivre mais non à vivre, car vivre veut dire produire et l'aumône n'aide pas à produire".

Cela suffirait, il ne faudrait rien y ajouter. Si même les franciscains, dans une époque comme celle du 14^{ème} siècle eurent le courage, la sagesse et l'intelligence de préférer de telles paroles, vous comprenez quel décalage il y a entre eux et nous. Qu'est-ce que cela veut dire que l'aumône aide à survivre ? Cela signifie que ça te garde en vie mais ne te fait pas vivre. Que signifie produire ? Cela veut dire donner à tous la possibilité d'être générateur du bien commun. Car si je te maintiens en vie, mais ne te fais pas – dirions-nous aujourd'hui – Travailler avec un T majuscule, je t'enlève quelque chose ; c'est-à-dire, je te garde en vie mais je ne te fais pas vivre.

Et bien, c'est sur base de cette intuition qu'est créée l'économie de marché. Et vous savez qu'une économie de marché en généralisant et en abstrayant, est basée sur trois principes : le premier est le principe de la division du travail ; le second est le concept de développement ; le troisième est la liberté d'entreprise. Et bien, avec la révolution industrielle, l'économie de marché devient capitalisme lorsqu'on ajoute un quatrième principe, celui qui est bien connu comme étant la logique du profit, c'est-à-dire la finalisation de l'activité économique et productive au profit et à la distribution de celui même qui a fourni l'input de capital. Mais cela est advenu après, des siècles après. Et si vous regardez la logique sous-jacente aux trois principes : division du travail, concept de développement et liberté d'entreprise, ces trois principes ont un fil conducteur qui est justement la fraternité.

En effet, pourquoi la division du travail a-t-elle été inventée ? La division du travail a été inventée afin de permettre à tous, aussi aux personnes handicapées et surtout à celles qui sont moins dotées, de participer au processus productif, car s'il n'y avait pas la division du travail, qui pourrait vivre ? Seulement ceux qui en sont capables, les braves. Et en effet, avant l'invention du marché, les malades, les personnes handicapées, on les laissait mourir ; nous savons qu'on les abandonnait dans une forêt ou l'autre ou simplement on ne les soignait pas, on les laissait mourir parce qu'on disait : ils n'y arrivent pas seuls. Nous devons changer l'organisation du travail pour l'amener au niveau des personnes et non le contraire, non que les personnes doivent s'adapter au processus de travail. Aujourd'hui, la division du travail est saluée et enseignée comme le principe pour la productivité ; il est clair qu'après, la productivité augmente aussi, mais ce n'est pas cela la raison historique. Il

suffit de lire les travaux de Bernardino de Sienne, de Matteo Palmieri et de bien d'autres humanistes civils : la division du travail avait été pensée pour permettre à tous de vivre, c'est-à-dire de produire. Vous comprenez combien la perspective change.

La même chose vaut également pour le développement. Pourquoi naît-elle l'idée du développement et donc de l'accumulation ? Car la génération présente doit s'assumer et penser d'une façon responsable aux besoins de la génération future. Avant cette époque, il n'y avait pas l'idée du développement ; chaque génération devait penser à vivre pour elle-même. Et on disait : aux besoins de la génération future, la Providence pourvoira, si on était croyants. Au contraire, on affirme l'idée selon laquelle, nous aujourd'hui, qui avons reçu, nous devons donner davantage, pour permettre justement à ceux qui viendront après nous, d'en bénéficier etc, etc. Voilà donc l'idée, par conséquent, d'accumulation, d'investissement avec des buts productifs et non simplement improductifs.

La même chose arrivera à l'entreprise. Avant cette époque, pour mettre sur pied une activité économique, il fallait demander l'autorisation à un souverain. Au contraire, les humanistes disent : non, puisque la créativité, les talents, sont distribués par hasard, nous ne pouvons savoir qui est doté et qui ne l'est pas ; et alors, celui qui est créatif, s'il veut, doit pouvoir travailler avec liberté. Ainsi naît la saison des marchands. Pensez à ce qu'écrit Benedetto Cutrugli à propos des marchands qui non seulement portent les marchandises d'un endroit à l'autre, mais portent la culture, car les marchands de l'époque, qui allaient de Florence au Nord de l'Europe, ils portaient la culture, celle de leur terre, et ramenaient chez eux, ce qu'ils trouvaient de beau et de bon autre part. Voilà comment est née l'économie de marché.

Maintenant, en continuant encore aujourd'hui à identifier le marché avec le capitalisme, nous obtenons le résultat que Luigino a bien décrit avant. C'est-à-dire que le marché, l'économie, est le lieu de la damnation, des abus des droits de l'homme, de l'exploitation... et alors, l'unique chose qui reste à l'Église, aux chrétiens, c'est de créer des niches. Voilà alors le "troisième secteur", le "non profit". Elle est conceptuellement fautive la logique du troisième secteur, car que veut dire le troisième secteur ? Cela veut dire qu'il y a le premier secteur, qui serait le capitalisme, le marché capitaliste ; le second étant l'État ; et puis le troisième et dernier, arrive le lieu où les gens, à la fin de la semaine, font un peu de volontariat, un peu de bonnes œuvres et ainsi de suite. Vous comprendrez que cela n'est pas la perspective sociale de l'Église, qui est au contraire celle du levain qui doit faire lever tous les milieux de vie. Quelqu'un ne peut pas être du lundi au vendredi capitaliste dans le sens que j'ai critiqué et puis du samedi au dimanche, plein d'angélisme, parce que vous comprenez que l'être humain ne résiste pas à cette schizophrénie. Nous ne pouvons pas au cours de notre vie normale, suivre deux codes symboliques, deux règles de comportement. Ni ne pouvons, quand on travaille, ne rien regarder en face, car l'unique chose est de maximaliser le profit et puis, accessoirement, dans les espaces restants de vie ou du soi-disant temps libre que nous essayons d'ajuster.

Les catholiques qui étaient plus du côté du libéralisme, devaient l'ajuster pour lui donner un visage humain ; les autres catholiques faisaient du marxisme, le visage humain. Tout avait le "visage humain", mais cependant l'homme n'y était jamais, il y avait seulement des mythifications; nous devons sortir de cet étai qui a duré jusqu'à présent.

Aujourd'hui, nous sommes dans les conditions historiques pour que le passage de la nommée société industrielle à celle post-industrielle crée les conditions qui nous

permettent de le faire. Car il y a aujourd'hui de nouveaux problèmes quant à ces deux matrices, individualiste et structuraliste, et leurs variantes, qui se montrent totalement inadéquates. Pensez aux conflits d'identité, au problème du bonheur – et de tant d'autres – essayez, vous de demander à ces deux matrices de les résoudre, essayez de demander à un individualiste de lui dire "comment me résous-tu le paradoxe du bonheur", essayez et voyez s'il vous donne une réponse : il vous dit seulement que ce n'est pas possible d'affronter le problème. Après quoi, quelqu'un dit : "Mais moi je veux être heureux, nous vivons pour être heureux et toi, tu me dis que ce n'est pas possible ?". Et alors où est-il le goût de vivre ? Par conséquent nous ne devons pas nous étonner que le taux de suicide augmente, que les dépressions augmentent. Aujourd'hui, nous sommes dans les conditions historiques dans lesquelles effectivement il y a un espace pour émerger, ou plutôt pour réémerger de la quintessence de la pensée chrétienne. Alors des œuvres comme "Économie et Civilisation" vont dans la juste direction car elles remettent les choses à leur place.

Car quand ces choses sont expliquées aux gens, et qu'on demande aux gens d'étudier un peu, d'y travailler un peu, les gens comprennent, et je vous assure que les choses changent du tout au tout.

Les gens y prennent goût et sont contents, ils comprennent que quelque chose leur avait été enlevé. Les chrétiens ne peuvent continuer à rester en-dessous de la table, à se protéger des autres car là n'est pas leur vocation, mais surtout, ce n'est pas cela que les autres attendent d'eux.

Voilà pourquoi je disais que cette œuvre est clairement un premier pas, il faut la compléter, la porter de l'avant ; à côté de celle-ci, il faut ajouter d'autres œuvres, qu'elles soient littéraires ou qu'elles soient des œuvres de réalisation qui sachent montrer qu'il est possible aujourd'hui de revenir aux racines ; et certainement, les racines sont accompagnées des ailes car les racines sans les ailes se transforment en conservatisme mais les ailes sans les racines mènent à l'utopie. Voilà, cette œuvre va dans une autre direction, elle va dans la direction que je suis en train de vous montrer, d'autres choses qui peuvent effectivement entrouvrir un nouvel horizon. Mes remerciements vont à Baggio et à ses amis ; et en particulier à l'éditeur qui a eu le courage et le courage sera amplement récompensé. Merci.